

Les plasticiens à la Biennale de Paris

(Suite de la première page.)

Voici donc la Biennale toute corsetée au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, où, pour des raisons probablement assez peu intéressantes, on a cédé moins de place que d'habitude, où il a fallu limiter les participations, jouer serré avec chaque artiste, et, pour finir, installer une partie des œuvres sous la tente, entre les deux palais de l'avenue du Président-Wilson. Où on se prend à regretter qu'un Buren, ou un Viallat, en herbe, n'ait pas concu quelque marquise de couleur, tant on pense campement et non fête en voyant les bâches. Le grain de folie manque, le coup de pouce généreux aussi, dans cette édition, dont on sait bien qu'elle est la dernière du genre à se tenir là, et qu'elle est remise en cause jusque dans son principe de base : l'obligation pour les exposants de ne pas avoir plus de trente-cinq ans. Mais tout de même. Il y a des invités à honorer.

Leur participation réduite à trois ou quatre artistes par pays — il y a des exceptions, outre la France qui présente dix artistes, soit beaucoup moins que d'habitude — rend assez caduc le principe de l'accrochage, qui préserve les sélections nationales. Le maintien des ères géographiques rattrape un peu. *Grosso modo*, au rez-de-chaussée du Musée on a installé les Latino-Américains : Argentins, Péruviens, Vénézuéliens, Colombiens, Mexicains, puis on passe aux Espagnols, aux Portugais, aux Tunisiens, aux Grecs, aux Yougoslaves. On contourne ainsi le Bassin méditerranéen, pour remonter vers les pays nordiques, déboucher sur Israël et boucler la boucle avec la République démocratique allemande. A l'étage de l'ARC, après avoir doublé la *Fée Électricité* — qui reçoit, c'est bien normal, les images téléphonées depuis les Etats-Unis, seule participation des Américains à la Biennale, — c'est le coin de l'Europe occidentale : des Italiens, des Allemands, des Autrichiens, des Belges, des Néerlandais, des Français et des Japonais aussi, tandis que, au dehors, sous la tente, on retrouve un peu tout le monde : Hongrois, Polonais, Anglais, et l'essentiel de la section photo.

Ce n'est pas un mauvais accrochage, loin de là. Il a sa logique. Mais en fait, ce qu'il montre est peut-être le contraire de ce à quoi on pouvait s'attendre. Car si on perçoit des ancrages et des racines spécifiques, ce n'est tout de même pas cela qui domine. L'éclectisme y est judicieusement matiné un peu partout de *bad painting*. Le phénomène est général, mais ce n'est pas là où on l'escamait qu'il surgit de la façon la plus intéressante. Dans la Biennale, il ne faut déjà plus chercher du côté des ténoirs habituels pour trouver un peu d'inédit. Ni chez les Allemands de l'Ouest, en tous points conformes à ce que l'on sait de leur néo-expressionnisme, et où les jeunes sont prisonniers de la peinture des vedettes comme Lüpertz, Castelli ou Buthe. Ni chez les Italiens, où la sélection, pour se dégager de l'empire trans-avant-gardiste, offre de la peinture abstraite, un peu faiblarde, malgré le format.

Les Français hors Paris

Le plus intéressant se trouve du côté de pays peu ou moins engagés sur la scène internationale, du côté de l'Irlande ou de l'Islande, de l'Angleterre et de la France, ou de l'Espagne, avec un Alberto Zuch, qui a sa manière toute personnelle de parler des dérèglements du corps et de la communication. Sans faire de découvertes fracassantes, il y a tout de même là des gens qui savent mettre un peu de distance entre la mode et eux, qui ne donnent pas nécessairement dans l'image transparente de l'homme en chute libre, ou harnaché de symboles et d'armes primitives pour un combat dérisoire dans une jungle aux couleurs crues.

Bill Woodrow est de ceux-là. Partant de la récupération d'objets de ferraille, portières de voitures, moteurs, sièges défoncés, il en extrait, comme un magicien, des objets, une chauve-souris, une scie, un fusil, dont la découpe reste inscrite dans la tôle. Ça ne ressemble pas du tout aux détournements des matériaux récupérés qu'on a pu faire dans les années 50. Anish Kapoor, un autre Anglais, surprend un peu avec ses sculptures bizarres, protubérances mi-géométriques, mi-organiques, épanouies en langue, fleur, ou serrées en énorme cocon, chaque élément étant couvert d'une poudre de couleur vive différente. Ce que fait l'Irlandaise Kathy Prendergast, avec ses colonnes couvertes de peintures fragiles, douces, un rien naïves, n'est pas si mal ; lointaine parente du Suisse Jérôme Baratelli, qui reconstitue des fragments de fresques dignes d'un palais minoen.

Dès artistes honnêtes, il y en a qu'on n'est pas obligé d'aimer très fort, qui peuvent rappeler trop de recherches bien connues, mais qui méritent au moins le respect : soit qu'ils tentent quelque chose de difficile à imposer dans leur pays, soit qu'ils ont vraiment le métier en main. A noter que la distance est moins grande désormais entre les différentes tendances exprimées. On peut même remarquer à quel point se rejoignent, sinon dans les intentions, en tout cas au niveau du fait pictural, certains artistes allemands de l'Ouest et de l'Est.

Accordons un sourire aux costumes pour géants, à la Gnoli, d'un Sud-Américain fixé sur des braguettes d'où échappent des crayons de couleur, un autre aux photographies de Geyzels, un Belge, pour ses tableaux vivants très peinture flamande de la grande époque ; jetons un coup d'œil blasé au Salon de coiffure, un vrai, d'un autre Belge, qui fait penser à un « soixante-huitard » attardé, et venons-en aux Français regroupés en fin de parcours, ou presque, dans les petites salles de l'ARC.

Ils résument assez bien la situation de la Biennale, encore touchée par des relents de minimalisme, mais aussi prise par le jeu de la citation, bribes d'histoire et d'archéologie personnelles mêlées à l'histoire de l'art, dans un espace extensible de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Un espace à plusieurs inconnues, qui fait

émerger l'homme ou l'animal, on ne sait pas toujours pourquoi, les lâche seuls, épaules lourdes et cervelle d'oiseau, ou les lance dans quelque singulier combat à armes inégales. On n'y lit pas vraiment de projet, la charge émotionnelle peut tourner à vide, mais aussi basculer, entraînée par un mouvement spiralant dans l'humour.

Les Français n'échappent à rien de tout cela, qui ont dû digérer rapidement pas mal de choses ces dernières années. Le choix a sa cohérence qui sacrifie à la mode, sans foncer tête baissée. Les dix artistes sélectionnés par une bonne douzaine de personnes ont tous été pris parmi ceux qui travaillent hors de Paris. Une façon de souligner un phénomène, l'éclatement de la création en province grâce aux activités d'un certain nombre de responsables culturels, et aussi d'artistes enseignants dans les écoles d'art : on ne pouvait attendre moins, puisque ceux-là mêmes qui ont favorisé cette éclosion ont fait la sélection, de Bordeaux à Saint-Etienne en passant par Nice.

Leurs artistes, qui sont déjà un peu connus, pour avoir été présentés chez eux, ou même à Paris, à l'ARC (Ateliers 81-82), ou à Beaubourg (*in situ*), sont plus discrets que les premiers numéros sortis du chapeau de la figuration libre, plus rêveurs, plus bricoleurs aussi : encore un rien perturbés par les discours de support-surface (Jean-Baptiste Audat), faisant de la *bad painting*, pas trop sale (Jean-Claude Blais), des petits assemblages (Locat, Mercier).

Il y a Favier et ses nuées de petits personnages de légendes gros comme des fourmis et collés directement sur le mur, et Gaspari, qui au sol vous relie par une onde métallique le cri d'un tigre de papier à la silhouette du héros de B.D. type. Et puis encore Laget, le plus peintre, pris entre plusieurs feux : un goût évident pour la peinture symboliste, Vuillard et la tentation du pur décoratif, tel que le pattern américain nous en a donné des exemples ; et Georges Rousse, qui s'amuse à photographier des personnages grossièrement peints sur des portes et des murs d'immeubles délabrés, et encore Bruno Stevens, qui a vu Merz et ne s'en est pas encore remis. Et Boue et Ferrari.

Dommage que les manifestations annexes de la Biennale ne soient pas plus nombreuses ; notamment que les galeries n'aient pas beaucoup cherché du côté des jeunes Français, tout occupées qu'elles sont pour le moment à profiter de l'aura de la Documenta : on aurait pu mieux cerner le mouvement de tous ces artistes qui, chacun avec sa particularité, participe d'un état d'esprit nouveau dont on ne peut décidément pas ne pas tenir compte.

GENEVIEVE BREERETTE.

★ Musée d'art moderne de la Ville de Paris, jusqu'au 14 novembre.

EXPOSITIONS

6 juillet
6/10/82 [2]